



# « J'ai une sensibilité citoyenne et politique »

## SEPIDEH FARSI RÉALISATRICE

La réalisatrice viendra présenter son film "Demain je traverse" au festival Version Originale, vendredi 11 novembre, au cinéma Gérard-Philippe de Gujan-Mestras.

### Pourquoi avoir choisi de faire ce film ?

J'ai fait 5 ou 6 longs métrages avant ce film. J'ai commencé le long-métrage après deux courts, je suis venue assez vite à la fiction. Je suis souvent sur des histoires qui se nourrissent beaucoup du réel. J'aime bien transgresser cette frontière entre fiction et documentaire.

D'ailleurs, dans certains de mes films, j'utilise des images d'archives ou des images qui sont tournées dans des conditions de documentaires avec des petites caméras portables.

### Rendre compte d'une actualité géopolitique dans un long métrage, c'est un objectif intime ?

Assez, oui. Depuis quelques années, j'y viens de façon plus directe. Est-ce que ce sont mes origines, est-ce le fait que je sois exilée, est-ce parce que j'ai été en prison, que j'ai milité dans ma jeunesse, que j'ai vécu une révolution, puis une autre maintenant ? Je crois que j'ai une sensibilité citoyenne et politique qui ne peut pas dissocier l'art de la géopolitique et ça devient de plus en plus flagrant dans mon travail.

### Qu'avez-vous envie de montrer dans ce film par-dessus tout ?

Le cœur du projet c'était de montrer comment deux personnes qui viennent de deux mondes tellement éloignés peuvent, à un moment donné, se rencontrer comme deux projectiles, deux astéroïdes, et fusionner pour ne serait-ce qu'un bout de temps. Les gens font preuve de ressource dans les situations les plus extrêmes.

C'est le cas de Yussof qui, en ayant pratiquement tout perdu, fait preuve d'une force incroyable. C'est une chose que j'ai vue beaucoup chez les migrants qui sont démunis et qui sont, pourtant, très forts.

J'ai beaucoup parlé à des migrants iraniens, syriens pour des films. Ça fait partie de ma vie. Après je n'ai pas coupé les ponts parce que le film était fini.

### L'amour mais aussi les sentiments humains sont parfois la seule humanité qui garde les gens debout.

Bien sûr, il y a des rencontres qui vous nourrissent sans qu'il n'y ait vraiment d'échanges. Dans le film, c'est une brève rencontre. Leur chemin va se séparer mais il y a quelque chose qui se passe. L'un nourrit l'autre, l'un soutient l'autre.

### Vous n'aviez pas envisagé de choisir cette comédienne...

J'avais pensé à d'autres et pourtant je l'avais remarquée dans d'autres films. Cependant, elle devait incarner un personnage froid et elle dégage beaucoup de douceur. Mais elle m'a convaincue. Pour lui, c'était son premier rôle, mais ce qui m'a fasciné c'est une certaine fragilité. En réalité, il a vraiment fait la traversée et il est vraiment passé par Mytilène. Il a un vécu qui, je pense, l'aide dans son jeu.

### Vous filmez des scènes de migrants dans des bateaux, un homme qui fuit la guerre pour ne pas la faire, une femme dans une Grèce en difficulté... le cinéma a-t-il ce rôle de raconter la vie comme le journalisme ?

Je trouve que oui. C'est l'une des fonctions des films à la fois de faire rêver, mais aussi de raconter le vrai. Même si c'est une fiction, ce sont des histoires vraies ! Le cinéma a une fonction de sublimer ce qui vient de la vie. S'il n'y a pas une attache réelle, ça fait faux.

### Vous vivez en France ?

Oui mais dès que je peux, je vais en Grèce, je me sens très bien dans ce pays. Ça me rapproche de l'Iran où je ne suis pas retournée depuis 2009. Quand j'en ai l'occasion, je m'évade là-bas.

### Vous avez dû quitter l'Iran à cause de votre militantisme ?

Oui, j'ai milité pendant que j'étais au lycée et, à 16 ans, j'ai été arrêtée et j'ai dû passer presque un an en prison. Après, une fois sortie, j'étais bannie, je ne pouvais pas aller à l'université. J'avais mon bac et j'ai pu avoir mon passeport par erreur. À l'époque, rien n'était informatisé. Ce n'était pas

### « J'ai pu voir des migrants démunis qui sont très forts »



Photo Vishy Moghan

prévu que je reste à Paris, mais c'est un hasard heureux. Je suis arrivée seule en France, j'avais 18 ans et demi.

### Vous êtes née en Iran. Quel est votre regard sur la manière dont les femmes sont traitées ?

Dans la société iranienne, les femmes ont une place forte. Elles sont très actives. Ce n'est pas comme en Arabie saoudite où les femmes ne font pas partie intégrante de la société active, ce n'est pas ça. Mais elles subissent énormément de préjugés depuis l'installation de la république islamiste, à commencer par le voile obligatoire qui ne l'était pas en 1979, mais qui l'est devenu très rapidement en 1982 pour les profs, pour les fonctionnaires, pour les infirmières. Et au bout de deux ans, ça a été étendu à tout le monde. Les femmes ne peuvent pas quitter le pays sans l'autorisation de leur mari et elles ne peuvent pas être juges, ni toucher un homme dans la rue. Elles conduisent, elles peuvent gagner leur vie, mais la vie d'une femme seule, non mariée ou divorcée, est assez compliquée en Iran.

Les lois sont vraiment faites contre les femmes. C'est une société dictatoriale, mais les femmes subissent une salve de plus d'injustice que les hommes. Ça a commencé par la mort horrible de Mahsa Amini, cette jeune femme kurde qui a été tuée en septembre dernier. Ça a fait bondir toute la société ! Les femmes d'abord et les hommes ensuite, parce qu'il y a un ras-le-bol général. Alors, certes, c'est le combat des femmes qui sont en première ligne, mais tout le monde en a marre du régime islamique.

## Bio express

Née à Téhéran en Iran, Sepideh Farsi s'installe à Paris, en 1984, pour étudier les mathématiques. Après plusieurs années de photographie, elle commence à réaliser des courts-métrages et des documentaires, parmi lesquels "Téhéran sans autorisation" en 2009 et "Harat" en 2017, tous deux présentés à Locarno. Elle réalise ses premiers long-métrages "Rêves de sable" (2003) et "Le regard" (2005), sélectionnés à Rotterdam. En 2010, elle réalise "La maison sous l'eau" et le documentaire "Cloudy Greece" en 2012, avant de présenter "Red rose" en première mondiale au Festival de Toronto, en 2014. "Demain je traverse" est son nouveau film.

### Vous avez déjà évoqué le sujet dans un de vos films ?

J'en ai déjà parlé dans "Red rose" en 2008 et dans "Téhéran sans autorisation". C'est un documentaire où les gens disent tout ce pour quoi ils ne sont pas contents. J'ai réussi à faire parler les gens un an avant la fraude électorale.

### Vous avez pu tourner là-bas ?

J'ai tourné en cachette avec un téléphone et, après 2009, je suis partie et plus jamais revenue. "Red rose", je l'ai fait à Athènes.

### Vous avez la caméra dans

### la peau. D'où vient cette attirance pour filmer ?

Depuis toute petite j'ai été fascinée par l'appareil photo et après, à 16 ans, par le cinéma. Le cadre, ça me fascine. Je ne sais pas dessiner mais le cinéma c'est inné. Le montage aussi.

### Quand vous allez au cinéma, qu'aimez-vous voir ?

J'aime plutôt les films avec des drames intimes, mais aussi ceux d'action. Mais je suis plus attirée par le cinéma d'auteur.

### Vous faites partie de ce festival, quel est votre ressenti ?

J'y vais avec plaisir, je n'étais pas sûre de pouvoir venir. Mais il y a quelque chose qui est difficile entre le moment où on finit le film et sa sortie. Il a été fini en 2019. C'est long jusqu'à sa sortie mais c'est un regret que ça ne puisse pas être immédiat. Les festivals permettent cette rencontre avec les gens et la découverte d'endroits où je n'avais pas mis les pieds avant. Souvent, je fais des rencontres avec d'autres auteurs, c'est formidable.

### Vous connaissez le Bassin ?

Je suis déjà venue à Arcachon mais jamais à Gujan. Le Bassin je connais, c'est magnifique. Quand ma fille était petite j'avais pu venir avec mon compagnon et on avait loué un bateau, mais on s'était trompés dans les horaires de marées et on est descendu dans la vase pour pousser le bateau.

On ne pouvait pas attendre, il fallait que l'on prenne la route, j'avais un avion pour l'Iran à Paris, c'était il y a 20 ans (rires).

➡ RECUEILLI PAR FABRIENNE AMOZIGH-GAY